

## Maya



Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux ! Quelle naïveté que cette phrase, qui ne tient pas compte d'une vérité élémentaire ! Quoi de plus naturel en effet que d'être ému par la représentation des choses, bien plus que par les choses elles-mêmes ! On ne voit jamais si bien les choses que dans leurs simulacres, peints ou songés.

Le portrait triomphe du modèle, la Joconde, de Mona Lisa. Pareillement dans le langage : le mot *rose* triomphe de la rose elle-même, *cow-boy* triomphe de « garçon vacher ». Et la chanson, du réel : Avignon, où un vieux pont a cédé sous une chanson enfantine...

La représentation est absence « réelle », mais en nous présence plus haute que l'absence elle-même. Rose absente de rose ou de tous bouquets n'est plus fleur. Demander à un fleuriste « l'absente de tous bouquets » serait édifiant... Mais rose est plus fleur essentielle, car définition, archétype lointain. Évoquée dans le langage elle n'est pas vue, mais appelée. Nommer est appel, convocation (*vocare* : appeler). Alors que la perception est enregistrement. On ne fait qu'y entériner des faits (extérieurs). Mais les vrais faits, qui comptent, sont en nous. Nous les faisons. Aussi la rose essentielle maintenant tient-elle dans son nom, nous ne possédons (vraiment) que des noms. – Et des prénoms : Rose...

Quoi d'étonnant, de s'attacher à des signes, plus qu'à des choses ou des êtres ? La psychologie la plus élémentaire le montre. On aime mieux les éloignés que les proches, les absents que les présents, les morts que les vivants. Les absents ont toujours raison, et mieux vaut jamais que tard. Les histoires qui se terminent le mieux sont sans doute celles qui ne commencent pas...

Une photographie est menteuse, parce qu'elle immobilise le temps. Dans la vie tout passe, tout lasse, tout casse. Le temps s'effiloche, emporte tous nos moments. La photo de l'être aimé fige pour l'éternité un être qui lui-même extérieurement et peut-être aussi en lui-même changera. On n'aime pas ce changement, mais on aime la photo, immuable. D'où notre nostalgie devant les photos passées. L'enfant, le parent, le conjoint aimés (autrefois aimés) trônent dans nos salons. Mais eux-mêmes ne sont plus là : ils ont changé ou sont morts (effectivement ou pour nous). Ils ressuscitent dans nos photos, mais au fond seulement leur image (d'alors) : tels qu'en eux-mêmes enfin l'éternité les change...

Aussi tels ils étaient alors, tels ils étaient pleins de promesses. L'avenir s'ouvrait devant eux – devant nous aussi avec eux. Mais maintenant tout cela a disparu. Le souvenir d'un certain visage n'est que le regret d'un certain instant. Rien peut-être de si séduisant, mais aussi rien de plus menteur, qu'une photo. Tourmenteur... Qui trop embrasse, mal éteint... Il suffit de feuilleter n'importe quel album de photos de famille, de parcourir des yeux n'importe quel salon, de relire aussi n'importe quelle lettre passée, pour le comprendre : nous ne nous attachons vraiment qu'à des signes menteurs. L'irréel triomphe du réel, la promesse, de la vie réalisée. L'immobilité de la photo, la densité du texte (*textus* : tissu, enlacement, contexture), triomphent de l'effilochage de nos moments. Toute photo est une icône de ce qui a été une fois et plus jamais ne reviendra. Nostalgique de l'éternité, perdu dans le temps infidèle, je prie des disparus, des absents.

Prenons garde que c'est là aussi la définition de toute culture : victoire des représentations sur les choses, les signes absents relayant en nous nos pulsions présentes, les médiatisant, les mettant en scène et en tenant lieu. Lieu-tenance

des signes. Le paradoxe de toute culture est qu'elle est toujours en nous la victoire du non existant sur de l'existant. Que serions-nous, sans le secours de ce qui n'existe pas ? Sans cet idéalisme, sans cette transcendance affirmée d'une absence supérieure à toute présence, aucune culture ne serait possible, et aucune vie. Aucune structure de la personne. La structure du désir est un désir de structure. C'est-à-dire de cadre, de mise en scène, au fond, d'immobilité. Les signes sont là pour conjurer le changement, la versatilité, la domination immédiate des instincts. Grâce à eux, ce qui n'a pas de sens a un sens supérieur à ce qui en a.

Je « reviens » à ma photo. En fait, mes fantaisies se suivent, mais parfois c'est de loin, et se regardent, mais d'une vue oblique. C'est l'indiligent lecteur qui perd son sujet, et non pas moi. – Et cela a déjà été dit...

La photo représente un visage (le fragment flou, en premier plan à gauche, est mentalement reconstitué en visage total), face à des photos de ce visage. La mise au point étant faite sur la planche-contact peut signifier cette victoire, que j'ai dite en commençant, de la représentation sur le réel, du non existant sur de l'existant, du signe langagier (quel qu'il soit) sur la chose, etc. Flou est le visage (« réel »), net le signe qui le représente (« irréel »). Le second triomphe du premier.

Qu'est-elle, hors de toutes les images que je m'en fais ? Ou que j'en fais, si je suis photographe, peintre, portraitiste en général, etc. ? Comme elle peut n'être que prétexte à mes projections affectives, ainsi à mes créations. La planche-contact ici pourrait moins signifier, comme le faisait le miroir, la représentation ou la mise en scène que nous nous faisons de nous-mêmes, que celle qu'autrui se fait de nous, fait de nous, ce qu'il fait de nous. Ainsi ne sommes-nous que des images – pour nous-mêmes ou à nos propres yeux, et aussi pour les autres, ceux qui pensent à nous, ou bien ceux qui nous recréent par leurs images. Ceux qui nous *prennent*, comme on dit, en photo. Y a-t-il liberté là-dedans ? Résistance personnelle, quelconque « réalité » de notre être ? Comment échapper, ici, à un fondamental discours sur le peu de réalité...

Comme tout amour peut-être est le meurtre de l'être aimé, vampirisé par nos fantasmes (mets ton pull, j'ai froid...), ainsi toute représentation artistique est meurtre de son sujet. De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts... Diffracté à l'infini, le sujet s'anéantit. Les signes le dévorent. Les signes dévorent la tête. Signes de tête : plus de tête. Têtes, à l'infini...

Comme le sujet dans le langage est pré-texte, et rien d'autre, ainsi dans l'image. Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée. Toutes nos visions sont des versions.

La planche-contact du photographe équivaut aux brouillons de l'écrivain, au carnet d'esquisses du peintre. Il peut sembler bizarre de la montrer. Mais toute la création moderne est exposition ou exhibition des brouillons de l'œuvre, celle-ci n'apparaissant souvent que comme la recension de ses propres possibles figuratifs, l'exposé des problèmes techniques eux-mêmes de la représentation. Alors la représentation devient elle-même son propre sujet. S'opère l'éternelle et

inévitable déconstruction des constructions : à la fois en nous-mêmes quand nous grandissons, et au sein des cultures quand elles mûrissent. Alors le doute, l'hésitation, et leur exposé, remplacent les certitudes de naguère. Les choix expressifs ne sont plus montrés tout faits, mais à faire. Au moins, le récepteur co-crée, coopère. Il n'assiste pas à quelque chose, il assiste celui qui crée. Pareillement dans le récit : on passe aujourd'hui de l'histoire à l'exposé des problèmes de la narration, du récit d'une aventure à l'aventure d'un récit.

Sans doute montrer les brouillons, les esquisses, les documents préparatoires, les carnets, etc., est rendre le public plus intelligent, puisqu'il est associé à l'acte même de création, à la fabrique ou la fabrication de l'œuvre. Mais c'est aussi le désappointer, puisqu'il aime bien être guidé, dirigé, et qu'on le tienne par la main. Rares sont ceux qui supportent ou qui aiment d'être adultes. On est déçu de voir le carrosse retransformé en citrouille, et que le prestidigitateur montre ses tours. Qui aime volontiers qu'on lui coupe le courant, et qu'on l'invite à aller réparer lui-même les plombs ?

Cependant, réfléchissant à nouveau sur la photo, le spectateur pourra se dire que ce qu'il voit, modèle compris, précisément n'est qu'une photo, et rien d'autre. Pas plus que les représentations de la planche-contact, la figure elle-même photographiée n'est « réelle ». Je ne parle pas du fait de savoir si le modèle existe en tant qu'être vivant (je ne veux là-dessus désabuser personne, car je sais bien que beaucoup croient même à ce qu'ils ne voient pas) : simplement je remarque que le modèle n'existe pas dans la photo. Je vois seulement une image de lui, en plus d'autres images ou versions le représentant. Non plus maintenant une image juste, mais juste une image. Le visage et ses différentes versions ne sont que des images, et le premier n'a pas plus droit à la « réalité » que les secondes. Aucun visage ainsi n'est bidimensionnel, réduit, comme ici, et en noir et blanc. Tout photographe est un réducteur de têtes. En fait toute photo est photo, rien d'autre. Aucun réel ne s'y trouve, pas plus qu'aucun réel ne se trouve dans aucun langage. Ceux-ci évidemment sont tous abstraits, séparés des choses. Les signes ne sont plus adhérents aux choses. Démotivés, sans garantie extrinsèque. Représenter n'est pas reproduire. Même la sculpture, même le moulage, ne reproduisent pas. Aucun sujet n'y est réellement et effectivement contenu.

Cette illusion référentielle, évidente pour quiconque réfléchit un tant soit peu, échappe à la plupart. L'adhérence du signe à la chose, qui est une absurdité, est toujours plus ou moins postulée. On envoûte encore sur les visages (*vultus*, je l'ai dit, veut dire : visage), comme si l'image contenait la personne. Ou sur des noms. C'est pour cela que nous portons plusieurs prénoms, non connus forcément des sorciers potentiels. On évite encore de nommer Dieu, comme si le nom le contenait. La magie est éternelle. Nous oublions que l'essentiel échappe aux images et aux mots. Nous pressentons que s'en dépendre déboucherait sur l'essentiel, mais en fait cet essentiel est le vide. Nos plus profonds regards (mais nos plus rares) sont pour le vide.

Qui sommes-nous, sinon des rêves, des illusions, des apparences ? Même les signes qui nous signifient ne contiennent rien de nous-mêmes. Aucune adhérence du signe à la chose, de quelque façon que ce soit et en quelque circonstance que ce soit. Ici tout est percé à jour. Le signe n'est pas potentiellement, il l'est intrinsèquement. Si donc aucun moi n'existe ou ne réside dans aucun de mes signes, où suis-je, moi ?

Image d'une image, rêve d'un rêve, rêvant ma vie, qui me dit que je ne suis pas rêvé par plus grand que moi, un autre, Dieu ou les dieux... Suis-je autre chose qu'un ramassis d'apparences, comme l'oignon derrière ses enveloppes ? Poupées gigognes. Boîtes les unes dans les autres emboîtées. Au fond de la dernière, le vide. [Maya](#) universelle. [Diapure des choses](#). Les dieux nous leurrent de leur voile phénoménal, comme le matador le taureau, à la corrida. Et rien n'est derrière le voile...

L'égo paranoïaque occidental, constamment abusé : il meurt sans rien comprendre – sauf peut-être qu'il n'y a rien à comprendre...

Elle figure dans ma photo. Je crois avoir le choix : je dis que je peux rêver sur elle, ou sur ses images. Mais est-elle vraie ?



© Michel Théron – 2011

À suivre...